

HOW HIGH THE MOON

ou "La face cachée de François Biensan"

Benny Carter, Doc Cheatham, Roy Hargrove, François Biensan. Bayonne, 1994 (photo J. Berrecochea)



En octobre 2009, alors qu'elle préparait son tout dernier numéro papier, l'équipe de Jazz Classique était manifestement victime d'un certain relâchement. C'est ainsi que François-Xavier Moulé débute son Amen Corner en évoquant le dernier numéro de "Jazz Magazine", que Dominique Périchon chroniqua un CD de Bireli Lagrène où était invité le fameux ténor d'opéra "Alberto" Alagna et que je rendis un involontaire hommage à Louis Malle en rebaptisant Pierre Lacombe, guitariste chez Marc Laferrière, "Lucien" Lacombe... La bourde la plus étonnante fut toutefois l'œuvre de François Biensan dans la conclusion de sa chronique enthousiaste d'un CD signé Milt Buckner et Jo Jones : « Peut-être la plus belle version de cette chanson de Kurt Weill que j'aie jamais entendue ! » La chanson en question n'était autre que le célèbre Tea For Two, un des rares thèmes dont tous les amateurs de jazz connaissent la provenance (No, no, Nanette) et le compositeur (Vincent Youmans). Comment François, plus érudit en matière de jazz que la totalité des rédacteurs de Jazz Classique, put-il commettre une telle erreur ? C'est très facile à expliquer, et cela n'a rien à voir avec le relâchement évoqué plus haut. D'ailleurs, tous les familiers de François ont compris qu'il s'agissait tout simplement de la manifestation ordinaire de l'extraordinaire étourderie, la légendaire distraction de leur ami. Cela m'a donné l'idée de demander à François de raconter quelques-unes des histoires qui font la joie de ses amis musiciens de jazz...

Guy Chauvier

Guy Chauvier : Peux-tu commencer par me raconter cette histoire qui se passe à l'époque où tu jouais dans le big band de Gérard Badini et qui commence par l'oubli des partitions lors d'une répétition...

François Biensan : *Je faisais pas mal d'arrangements pour le big band. On devait répéter parce qu'il y en avait de nouveaux et aussi sans doute parce qu'un concert arrivait. Comme d'habitude, j'avais terminé mes arrangements au dernier moment. Je me pointe en moto à la répétition et je m'aperçois que je n'ai pas les arrangements avec moi. Je suis bien obligé d'avouer mon étourderie. Cela a fait rire tout le monde, un peu jaune parce que tous s'étaient déplacés et qu'il n'était vraiment pas facile de se réunir pour une répétition. Une nouvelle répétition est néanmoins prévue la semaine suivante. Je promets d'être là avec les partitions et deux bouteilles de champagne pour me faire pardonner. Cette seconde répétition débute sous les meilleurs auspices. Les partitions sont là. Nous buvons le champagne. Mais, au moment de commencer à jouer, je me rends compte que j'ai oublié ma trompette...*

G.C. : Tu m'avais jadis raconté une autre histoire amusante mettant en scène François Rilhac, à Clermont Ferrand, je crois...

F.B. : *Effectivement. J'avais un engagement à Clermont Ferrand avec mon septet Ellingtomania, c'était pour le festival « Jazz en Tête » en 1988. Les autres musiciens avaient tous des engagements la veille et devaient se rendre à Clermont individuellement. Nous n'étions que deux à partir de Paris : François Rilhac et moi. J'avais son billet et lui avait donné rendez-vous à la gare d'Austerlitz. J'étais très en retard. Lui était arrivé en avance. Il ne savait pas que nous n'étions que deux à prendre le train. Il ne voyait personne. Il commençait à douter. S'était-il trompé de jour ? Le moment du départ arrivant, il décida de monter dans le train, sans un centime en poche. Par miracle, aucun contrôleur ne lui demanda son billet. Arrivé à la gare de Clermont Ferrand, il vit une affiche annonçant le concert. Il se renseigna, finit par avoir le nom de l'hôtel où devaient loger les musiciens et se débrouilla pour s'y rendre, le tout sans passer par la salle de spectacle, sans rencontrer aucun organisateur. Il prit possession de sa chambre,*

se coucha, s'endormit... Moi, je suis arrivé à Austerlitz après le départ du train. J'ai appelé l'organisateur pour lui expliquer que je prendrai le train suivant et le mettre au courant du problème Rilhac. Je n'avais plus de pianiste ! Je ne l'ai retrouvé qu'en arrivant moi-même à l'hôtel où François dormait toujours. J'ai une autre histoire de train loupé. J'allais jouer du côté de Montpellier, avec mon quartet composé d'Alain Jean-Marie, Pierre-Yves Sorin et François Laudet. Je suis une nouvelle fois arrivé en retard à la gare. Cela n'aurait dû avoir aucune incidence car le TGV aussi avait du retard. Je suis monté. J'ai demandé à un voyageur s'il s'agissait du train pour Montpellier. Il ne le pensait pas et me donna le nom d'une autre ville. Il s'agissait en fait d'une ville qui se trouvait plus loin sur la ligne, ce que j'ignorais. Je suis alors descendu pour interroger deux agents de la SNCF qui se trouvaient sur le quai. Et quand je compris enfin qu'il s'agissait bien du bon train, celui-ci démarra sous mon nez... Alain, Pierre-Yves et François, eux, étaient dans le train, sans les billets, puisque c'est moi qui les avait ! Ils ont été contrôlés, ont racheté des billets. J'en ai été quitte pour payer un deuxième jeu de billets et descendre dare-dare à Montpellier en voiture car il n'y avait plus de train avant l'heure du concert...

G.C. : Je connais quelques-unes des anecdotes te mettant en scène avec Benny Carter. Ce serait peut-être intéressant de la raconter ici, pour le contraste. D'un côté François, souvent à la bourre, souvent dans la lune. De l'autre Benny, toujours ponctuel, toujours très exact dans ses souvenirs. Tu te souviens de ta première rencontre avec lui ?

F.B. : *La première fois que j'ai rencontré Benny Carter, c'est quand je l'ai accompagné à Bordeaux, pour le festival « Jazz Sessions » avec l'orchestre de Christian Morin, en 1969, ou quelque chose comme ça. Quelques années plus tard, en 1971 ou 72, je l'ai revu à Paris pour un concert à Chaillot. Je suis allé le voir dans sa loge. « Bonjour. Je ne sais pas si tu te souviens de moi. » Il me regarde et me fait : « Je m'en souviens très bien. Comment va Christian Morin ? »*

J'ai souvent revu Benny par la suite. Par exemple au Méridien, à l'époque des Slapscat, les années 80... C'était la reprise, un dimanche, au mois de septembre. Nous n'avions pas de

contrebassiste. Personne n'avait pensé à avertir Gilles Chevaucherie. Quelqu'un fut appelé en dépannage mais, en attendant l'arrivée du remplaçant, il fallait faire un premier set. Richard Portier, notre batteur, faisait un peu la tête à l'idée de jouer sans contrebasse. Alors j'eus l'idée de faire les basses en imitant le son d'une contrebasse en chantant dans un micro. Richard et les autres étaient plutôt contents. Dans un morceau, j'ai même pris un chorus de basse, avec des phrases de contrebasse. Pour apprécier ce qui s'est passé alors, il faut savoir que, pour ce premier set, il n'y avait aucun spectateur, presque aucun spectateur. En fait, à la fin du chorus de basse, j'ai entendu une personne applaudir. J'ai ouvert les yeux. C'était Benny Carter !

Je me souviens aussi de Benny pendant la séance avec Saxomania. Il restait un morceau à enregistrer, sans Benny. Malheureusement, un des deux ténors devait partir. Benny s'est spontanément proposé pour le remplacer. « Mais c'est écrit pour ténor », fit remarquer Claude Tissendier. Cela n'était pas un problème pour Benny. Il a transposé pour alto à vue. Benny, c'était la grande classe, dans tous les sens du terme.

J'ai retrouvé Benny à Jazz aux Remparts, en 1994. A l'hôtel Mercure, l'hôtel du festival, en

sortant de ma chambre, j'ai croisé Philippe Milanta qui me dit : « Benny Carter est arrivé. Il veut te voir. » Philippe avait parlé avec Benny, lui avait dit que j'avais joué la veille et que je partais le matin même pour Paris. Mais, de cela, je ne savais rien. Je suis allé à la réception, j'ai libéré ma chambre. Tout était réglé. Avant de partir, je suis passé par le salon du petit déjeuner voir Benny. Celui me dit tout de go : « Bonjour François. Alors, il paraît que tu ne veux pas jouer avec moi ce soir ? » Moi, estomaqué : « ... Si, si, je veux bien. » Et je suis reparti à la réception voir si la chambre que je venais de quitter était toujours libre...

Une dernière histoire pour illustrer la mémoire prodigieuse de Benny. Il avait fait une semaine au Méridien en avril 1983 et, un soir, Philippe Baudoin avait remplacé le pianiste titulaire. Je m'en souviens bien car, ce soir-là, j'étais venu faire le bœuf. J'ai d'ailleurs une trace sonore de cette soirée enregistrée par un ami. Plusieurs années après, toujours au Méridien, Philippe a rencontré Benny : « Vous ne vous souvenez certainement pas de moi mais, un soir, ici même, j'ai eu la chance de vous accompagner. » Réponse de Benny : « Bien sûr. Tu t'appelles Philippe, tu as joué le soir où il y avait François Biensan. »